

M. Gustave Ador au temple de Cologny.

C'est dans le temple de Cologny, cette commune genevoise où il habite en été, dont il fut jadis le maire très populaire et très aimé, et où il est entouré d'affection et de respect, que M. Gustave Ador, ancien président de la Confédération, président du Comité international de la Croix-Rouge, délégué de Genève à la Société des Nations, a prononcé le discours que nous nous proposons de résumer et qui fut partie intégrante et essentielle du culte dominical du 14 novembre.

Après une lecture biblique de M. Adolphe Des Gouttes, président du Conseil de Paroisse, un chant de l'assemblée, une prière et une courte allocution religieuse de M. le pasteur Emm. Christen, et un trio de belles voix de femmes, M. Gustave Ador se leva et, du bas de la chaire, de sa voix nette et bien posée, parla à peu près en ces termes :

C'est une bonne tradition de l'Eglise nationale que de s'associer à toutes les manifestations patriotiques. Elle le fait non seulement parce que c'est inscrit dans sa Constitution, mais parce que c'est conforme à l'esprit qui l'anime. Il y a deux dates auxquelles elle n'est point indifférente, deux dates importantes et solennelles, celle du 16 mai 1920, celle du 15 novembre 1920. La première rappellera toujours la décision réfléchie du peuple suisse ratifiant la votation des Chambres fédérales et adhérant à la Société des Nations. La seconde est celle de la première Assemblée générale des représentants de tous les Etats faisant actuellement partie de la Société des Nations, et qui vont déclarer la guerre à la guerre, deux événements qui influenceront tant sur l'avenir de notre pays que sur les destinées du monde.

Il est nécessaire d'implorer la bénédiction de Dieu sur les délibérations qui vont commencer, et d'autant plus qu'elles s'engagent dans des conditions qui sont à certains égards défavorables, quand passe sur le monde une vague de pessimisme, de mécontentement et de nationalisme à outrance, quand une des nations qui a eu une part essentielle dans les événements formidables de ces dernières années se tient à l'écart et prend une position troublante et déconcertante, dans laquelle il est probable d'ailleurs qu'elle ne persistera pas, quand la fumée des récentes luttes politiques aura été dissipée. Et il y a d'autres causes de malaise : la mise à l'écart de l'Europe centrale jusqu'à ce qu'elle ait donné des garanties jugées suffisantes ; l'état terrible de l'ancien Empire russe ; la guerre qui continue à sévir en divers lieux et qui, en ces jours-mêmes, menace jusqu'à l'existence de l'Arménie ; le malaise économique et financier et le renchérissement de la vie. Autant de causes d'accusations et de plaintes. Peu s'en faut qu'on ne s'en prenne à la Société des Nations, la rendant responsable de cette prolongation de troubles et de douleurs. Mais le grand devoir en ces jours, c'est de résister au pessimisme, c'est de ne se point décourager. Rien de grand ne se fonde sans un optimisme fécond. Il faut l'espérance, il faut la confiance, il faut la foi, il faut croire que le bien est destiné à l'emporter sur le mal, sans se dissimuler que, longtemps encore, le monde souffrira des effets de la grande catastrophe dont nous sommes à peine sortis.

A différentes époques les puissances ont cherché à établir la paix sur des bases solides. Ce fut en 1713, après les guerres provoquées par la succession du trône d'Espagne, qu'on inventa l'équilibre des puissances, système qui a fait faillite. Ce fut en 1815, après la tourmente napoléonienne, qu'on fonda la Sainte-Alliance qui ne fut que celle des grands pour écraser les petits. Ce fut en 1899 et en 1907 que, sur l'initiative généreuse de l'empereur de Russie, on fit les Conférences de la Paix et on établit le Tribunal de La Haye, tentatives généreuses, mais qui échouèrent, parce qu'en somme on gardait le culte de la force négation du droit, et l'on exagérait la souveraineté nationale. Elles n'empêchèrent pas l'horrible guerre de 1914. Et c'est au cours de cette guerre que le président Wilson acquit un impérissable titre d'honneur en préconisant une Société des Nations, c'est-à-dire une union de tous les peuples pour maintenir et imposer la paix. Il a voulu et réussi à faire adopter le Pacte de la Société des Nations, la plus grande victoire de la dernière guerre.

Ici l'orateur analyse ce pacte qui considère l'opinion publique comme la force suprême, veut qu'on recherche attentivement les causes des dissensions internationales pour trouver le remède approprié, impose l'arbitrage dans les questions litigieuses et n'admet la guerre

que quand toutes les instances successives auront été épuisées. Encore celui qui la déclare aura-t-il à compter avec toutes sortes d'entraves opposées à son action. Le Pacte veut que tout se passe au grand jour, qu'il n'y ait plus de diplomatie secrète. Il s'appuie sur cette idée que les peuples ont au fond l'horreur de la guerre, qu'ils en ont assez, qu'ils saisiront avec joie les moyens de l'écarter à jamais.

Le Pacte institue un Bureau International du Travail pour arriver à la justice sociale ; il se propose de protéger la femme et l'enfant ; il prend comme un de ses buts le soulagement des souffrances humaines ; il énonce les principes les plus élevés ; il veut travailler à établir la paix perpétuelle par l'union féconde des individus et des peuples.

C'est notre pays qui a été choisi comme le siège de la Société des Nations, parce qu'il est le prototype de celle-ci par ses races diverses qu'il rassemble pacifiquement dans un même faisceau ; parce qu'un long exercice de la démocratie oriente son peuple vers un idéal de justice et de féconde collaboration ; parce qu'il est déjà le siège de plusieurs bureaux internationaux ; enfin par suite de sa situation géographique, au centre de l'Europe.

C'est, en Suisse, Genève qui a été choisie en souvenir de sa glorieuse Réformation ; de son histoire qui se résume toute entière dans la lutte pour la liberté et pour l'indépendance ; du rayonnement qu'ont eu les idées du grand citoyen de Genève, Jean-Jacques Rousseau. On peut ajouter que l'atmosphère d'une paisible démocratie habitée à la libre discussion de toutes les idées est propice à l'œuvre que poursuivront ici ceux qui viennent discuter des plus hauts problèmes intéressant l'humanité.

M. Ador donne alors lecture d'une page écrite en 1884 par un des hommes d'Etat les plus distingués que la Suisse ait produits, Numa Droz, page véritablement prophétique, annonçant le rôle de premier plan que la patrie suisse est appelée à jouer dans le monde « pour entretenir la flamme éternelle de la justice, du droit et de la paix ».

Nous nous apprêtons, ajoute M. Ador, à accueillir sympathiquement tous ces étrangers distingués qui viendront chez nous, les uns à titre permanent, les autres d'une façon intermittente. Nous essayerons de nous départir à leur endroit de la traditionnelle froideur genevoise. Mais nous sommes décidés à rester nous-mêmes. Notre esprit national subsistera. Nous, en particulier, nous demeurerons de bons protestants. Et nous le serons si nous ne nous contentons pas de prendre part, de temps à autre, aux votations ecclésiastiques, de verser dans la Caisse centrale une offrande souvent fort minime, et d'assister au culte public, mais si nous prenons la résolution d'être des pierres vivantes de l'Eglise. Il faut être bien unis en présence des dangers qui nous menacent. Sans aucun doute il faut défendre nos idées et chercher à les faire prévaloir. Il faut faire en sorte que le protestantisme exerce au milieu de la population l'influence dont il est digne. L'orateur se demande si les pasteurs sont toujours soutenus par leurs paroissiens comme ils devraient l'être, si beaucoup de protestants ne sont pas trop inactifs au sein de l'Eglise qui, pour se développer, a besoin de concours de tous, si chacun en un mot comprend bien la tâche qu'il a à remplir, que Dieu met sur son chemin. M. Ador ne pas de ceux qui se découragent. Il a remporté du récent bazar de St-Pierre une triple impression : 1° une grande admiration pour le zèle qu'ont déployé les organisateurs et organisatrices de la Vente et pour tout le travail désintéressé qu'ils se sont imposé ; le dévouement fleurit encore au milieu de nous ; 2° une grande admiration pour la générosité protestante ; 3° une grande confiance dans l'avenir du protestantisme à Genève et dans l'œuvre profonde qu'il est capable d'accomplir au sein de la population.

Dieu veuille que les journées importantes que nous allons vivre fassent avancer le Règne de Dieu dans les cœurs, dans les familles, dans l'Eglise, dans la Patrie et dans le monde !

Nos lecteurs ne trouveront ici qu'une brève esquisse de la solide et brillante impression de l'homme d'Etat dont la Suisse s'honore et qui est universellement connu et respecté. Mais nous regretterions de ne pas avoir donné quelque écho à cette voix qui est faite entendre tout simplement, dans nos temples, à la veille de la grande journée historique du 15 novembre 1920. Al. G.

Théodore Flournoy.

(1854-1920)

Les hommes sont nombreux qui tracent un sillon et, après leur départ, laissent un vide dans leur famille, ou dans leur milieu professionnel, ou dans l'Etat ou parmi leurs amis. Quelques-uns tracent le multiple sillon et laissent le multiple vide. Théodore Flournoy est de ceux-ci. Il est difficile de se figurer une carrière plus pleine et plus féconde que la sienne.

Né le 15 avril 1854, appartenant à une génération, à une « volée » collégienne qui a produit un certain nombre d'hommes de mérite, il en a été, de l'avis des meilleurs, la valeur exceptionnelle. Dès le début du travail personnel, la capacité synthétique apparut en lui. Il n'était pas premier sur telle ou telle ligne des « concours » de cette époque, mais il était second sur toutes et remportait ces prix d'excellence qu'on nommait « prix d'exemption ». Peu friand de nos goûters, de nos sauteries, de nos petites fêtes, il y faisait pourtant de brèves apparitions, par devoir déjà. Il fut de la *Polymnia*, où sa joie était de rompre en visière à ces règlements et ces conventions qui faisaient la nôtre. On l'exclutait, et quinze jours après, sans aucune amende honorable, il rentrait par une porte insoupçonnée, au contentement de chacun. Déjà il avait à Champel son petit laboratoire, chez son grand-père, et faisait là, devant deux ou trois d'entre nous, ses premières expériences de physique et de chimie, que notre vieux professeur de sciences naturelles nous promettait toujours sans les réaliser jamais. Je revois la belle argenteuse de sa première bouteille de Leyde. Déjà il nous habitait par l'exemple au travail personnel.

Zoologie fut sa grande initiation à ce qui est social. La vie mondiale le fascinait, la vie zoologique l'épanouit. Il entra en sciences. C'était le grand moment de Carl Vogt. De sa belle écriture Flournoy transcrivait sur des feuilles descendant du plafond au plancher tous les degrés de l'échelle zoologique, de l'unicellulaire à l'anthropomorphe et à son cousin un peu plus avancé. Et c'est lui déjà qui nous rassurait sur le caractère purement physique de cette probable parenté et émaillait le tranchant des grosses boutades sur l'Arche de Noé ou le poisson de Jonas.

C'est alors aussi qu'apparut ce parallélisme si caractéristique de son influence intellectuelle et de son influence morale. Sa chambre d'étudiant devint le rendez-vous d'une phalange. Les mentalités les plus diverses s'y trouvaient bien et s'y affrontaient. On ne peut être ni plus grave ni plus gai que nous n'y fûmes. Toutes les philosophies y ont en leurs apologistes et leurs détracteurs. Mais l'atmosphère de cette chambre était saine et réconfortante. Des amitiés s'y sont formées qui ont été fidèles un demi-siècle et jusqu'à la tombe.

Après la conquête des deux baccalauréats, qui constituaient la maîtrise ès arts, vint le départ pour les universités étrangères. On a dit que, seul de ceux qui ont exercé en Suisse romande une grande influence contemporaine, Flournoy n'a pas passé par la formation (à-t-on voulu dire : déformation ?) théologique. La remarque n'est pas parfaitement exacte. Pendant un semestre, il suivit des cours de théologie et entendit Oltramare et Bovier ; il fit de l'hébreu avec nous. Ce n'était qu'un intermède qui ne lui fut pas inutile. A Strasbourg, où il se fit de si bons amis, à Fribourg-en-Brisgau, où Recklinghausen fut son maître préféré, il travailla très vite et très bien. Sans songer à la médecine comme à une carrière, il y avait vu le chemin le plus sûr vers la solution des problèmes de la personne humaine qui l'attiraient. C'était déjà le philosophe en lui qui exigeait l'équipement du savant. Son doctorat en poche, il partit pour Leipzig, où il se livra tout entier à ses études philosophiques.

Je n'ai pas qualité pour parler de son attitude vis-à-vis des grands systèmes. Mais, dès qu'il revint, on vit combien son intelligence s'était enrichie. Kant demeura le maître initial de son développement. Mais il avait beaucoup reçu des morts et des vivants. Il en fut dès lors, à côté de sa carrière publique, universitaire, connue de ses étudiants et de ses disciples, une autre activité très féconde aussi, moins spécialisée, vis-à-vis de ses amis et de ses visiteurs. Flournoy n'a été ni un constructeur systématique, ni un vulgarisateur. Toujours enthousiaste de ce qu'il rencontrait de solide, de valable, d'original chez

un penseur nouveau ou à lui jusqu'ici inconnu, il l'exposait à ses amis avec une clarté et un raccourci qui ont toujours été en sa perfection. Il le faisait dans la ligne de chacun et apportait à ses visiteurs un réel enrichissement. Nous lui avons un peu rendu, très peu, ce qu'il nous donnait. J'entends que ces exposés et nos questions lui furent souvent, quand il préparait des conférences ou des leçons difficiles, comme une répétition qui lui faisait mieux prendre conscience de ce qu'il voulait faire saisir. Ce qui était original, ce qui était la marque de maîtrise, c'était la fécondation opérée dans sa propre pensée par celle d'autrui à laquelle il avait fait accueil. C'est ainsi que le meilleur de la pensée de Herbart, de Lotze, de Wundt, de Renouvier, de James, de Myers, de Coe, de Royce et de tant d'autres, venait enrichir la sienne. Sa modestie et la finesse de son intelligence l'ont empêché d'avoir un système clos et intangible. Nul n'a été, en un certain sens, plus éclectique, nul n'a été plus accueillant au vrai qu'il trouvait chez d'autres, et nul n'a disposé d'une énergie intellectuelle plus originale. C'est une des raisons pour lesquelles, volée après volée, les jeunes ont gardé confiance en lui. Les jeunes qui cherchent le vrai se défient d'un vrai dont un cerveau croit avoir le monopole, mais ils tiennent à une marque personnelle sur l'exposé qu'on en fait. « Le vrai scribe a dans son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles. »

Il y a dans la richesse de cette carrière une belle unité. Cependant Flournoy n'a pas réalisé ses desirs les plus personnels. Au début, il voyait sa vocation dans l'exposition et le développement du kantisme, et malgré l'admiration et le respect qu'il eut pour Renouvier, c'est autrement qu'il eût conçu son néo-criticisme. Plus tard, il aurait voulu se consacrer à l'histoire des sciences, et il a partiellement réalisé ce projet dans ses derniers cours. Mais il a fait plus et mieux que s'il avait uniquement mené à chef ces ambitions de ses premières années. Je ne puis parler avec compétence de ses ouvrages et de son enseignement. Mais je veux dire au moins le service immense qu'il a rendu à tous ceux qui, sans pouvoir être des spécialistes de la philosophie et de la psychologie, réfléchissent pourtant et ont besoin de comprendre un peu. Son exposé du parallélisme psychophysique, et les conséquences qu'il en tirait, ont été pour notre génération et la suivante une illumination. Il se sentait que ce principe ne soit pas définitif. De futurs investigateurs du cerveau y apporteront peut-être des corrections, mais dans les circonstances de science et de pensée où nous vivons à présent, ce qu'il nous a apporté a été inestimable. Et plus tard, le dualisme où son irréductible spiritualisme, ses réflexions et les expériences de la vie l'ont amené a été pour beaucoup une libération et pour d'autres un affermissement.

C'est son absolue sincérité, c'est sa volonté de ne rien affirmer qui ne fût dans les faits qui lui ont valu la confiance de tant de chercheurs. Son besoin de l'explication la plus simple dominait et conduisait ses plus ingénieuses recherches. Il se méfiait du dogme scientifique autant que du dogme ecclésiastique. Les principes qu'il exprimait n'étaient souvent pour lui que ce que les Anglais appellent des hypothèses de travail. La rédaction lui était difficile, les témoins de sa vie savent ce qu'il a dépensé de ses forces à cette mise au point parfaite qu'exigeait sa sincérité. Il usait des semaines de travail interrompu à rédiger la page qui nous émerveille. La dépense cérébrale était telle que le froid le saisissait. Aussi avons-nous dans ses livres sa substance même ; et la langue, si nette, si familière, souvent si belle, mais dépourvue d'ornements artificiels, est l'expression limpide de la pensée.

Chaque génération compte quelques maîtres de cette excellence. Ce qui est beaucoup plus rare, c'est cette coïncidence que j'ai indiquée de la grande valeur spirituelle et de la grande valeur intellectuelle. C'est en cela que la qualité humaine de Flournoy a été exceptionnelle. Dès le début, et pendant toute sa carrière, il s'est adressé aux cœurs et aux consciences des hommes plus encore qu'à leurs intelligences. Il s'intéressait à tout ce qu'il y a d'humain dans l'homme et aux valeurs essentielles avant tout. Quand quelqu'un se confiait en lui, il visait à le faire prendre conscience de ce qu'il avait en soi de meilleur et à le débarrasser de ce qui empêchait

le développement de sa personnalité vraie. Il a été un libérateur des consciences et un formateur des personnalités. Déjà là, dans ce respect de l'âme telle qu'elle est et dans cette volonté qu'elle devienne ce qu'elle doit être, comme on voit le disciple du Christ! C'est cela qui l'a empêché de n'être qu'un universitaire et qui a fait de lui un médecin des âmes et un pasteur laïque. Il a accueilli avec la même bonté, il a traité avec le même soin des âmes de tous les calibres intellectuels; et celui qui était au niveau des plus grands penseurs savait se mettre à celui des plus modestes, soulager les souffrances, élucider les problèmes et quelquefois guérir les âmes de cette foule que les purs intellectuels ignorent.

Et il y a plus. S'il a été bon avec les petits, il a été infiniment patient avec les ennuys, avec ceux qui n'ont aucune idée de la valeur du temps pour un laborieux. Quand venait sonner à sa porte ceux qui ne s'en vont plus, malgré nos conseils il les recevait; et parce que tous les éconduisaient, lui les accueillait.

Dès qu'il eut un foyer, sa femme et lui en firent une maison de l'hospitalité la plus simple et la plus charmante. Nombreux vinrent les enfants, mais toujours aussi nombreux les amis. Place à table et chambre disponible pour ceux qui arrivaient à l'improviste. Bonne grâce toujours, même vis-à-vis de celui dont le séjour s'éternisait, ou de l'original qu'il fallait nourrir de noisettes et d'arachides. L'aisance permettait la générosité, mais ici la générosité fut toujours plus large que l'aisance. Seuls les collecteurs étrangers étaient volontiers renvoyés aux protestants riches de leur pays.

Topffer a dit dans son testament: « J'ai en des amis en nombre et incomparables. » Nous pouvons dire: « Nous sommes un grand nombre qui avons eu un incomparable ami. » Et les quelques-uns qui ont été ses amis toute leur vie, ou qui l'ont été de très près, savent non seulement tout ce qu'il y avait dans son affection de fidélité, de bienveillance, de tact, mais tout ce qu'il y avait de tendresse dans ce cœur. Aux heures douloureuses c'est à lui qu'on venait, et dans son lumineux regard il y avait la certitude que la tristesse qu'on lui apportait devenait immédiatement la sienne. Combien en ait-il payés lui-même à travers les rapides qu'il fallait descendre! Et quelle force dans la constatation de ce qu'il était! Jamais je ne l'ai vu faire, jamais je ne l'ai entendu dire quelque chose contre quoi ma conscience ait protesté. Voici le secret de son influence: l'absolue sincérité et l'absolue sécurité.

A cette vie si belle, si une, si riche, si rectiligne, si ascensionnelle, si bienfaisante, il y a une source. Beaucoup ignorent laquelle. Comme témoin de cette vie j'ai le droit, j'ai le devoir de dire que cette source, c'est Jésus-Christ. Parce que Flournoy avait étudié avec une infatigable patience les faits du spiritisme, parce qu'il a constaté dans la médiumnité une porte ouverte sur les portions subconscientes de notre être, parce qu'il a admis la réalité des communications télépathiques, on l'a cru spiritiste. Il a toujours été très loin de l'être. Parce qu'il s'est livré aux investigations philosophiques les plus profondes, parce qu'il s'est appliqué à étudier les mystères de la personnalité humaine par la pure méthode scientifique, en faisant abstraction de tout élément transcendant, on l'a cru agnostique. Il ne l'a jamais été. Il a été tout le temps de sa vie et tout simplement un chrétien, mais il l'a été d'une manière toujours plus consciente et profonde. Sa foi n'était pas de croire ce que d'autres chrétiens croient du Christ. Sa foi était dans la personnalité vivante qui s'était imposée à sa conscience. Beaucoup de raisons l'avaient fait avancer sur la route qui mène à Dieu. Mais c'est Jésus qui lui a donné la certitude de Dieu. Dès lors ce Maître a dirigé sa vie, sans qu'il se soit soucié jamais des problèmes théologiques. De cette foi il parlait rarement, mais quelles pages que celles de ses livres où il a rendu son témoignage! Nous ne pouvons priser trop haut le privilège d'avoir eu parmi nous un tel homme de science qui ait été un si réel disciple du Christ.

C'est parce qu'il l'était qu'il a pu aborder comme il l'a fait la dernière étape de sa carrière, celle de la maladie, dont il avait compris et nous avait déclaré avec son habituelle franchise la première alerte. Et cela fut simple comme tout le reste l'avait été, d'une tragédie et haute simplicité! Des longtempes il avait mis les choses de l'avenir en dehors

de toute certitude intellectuelle, dans la catégorie de la confiance et de l'espérance. C'est confiant et espérant qu'il affronta cette épreuve suprême qui ne menaçait que son corps. Il fut à son poste jusqu'à la dernière heure possible, et pénétra, toujours doux, affectueux et reconnaissant aux siens, dans cette tranchée chaque jour plus profonde, dont il avait prévu les ténèbres et peut-être la longueur. C'est alors que nous l'avons perdu de vue et que la joie qui nous venait de lui s'est éteinte. C'est alors que nous nous avons fait le compte de tout ce que nous avons reçu de lui. C'est alors que nos larmes ont coulé. Aujourd'hui, nous célébrons sa délivrance.

Quelquefois, dans la montagne, quand tombe le soir, on voit monter le train qui gagne les sommets. Longtemps on suit des yeux la petite lumière. Puis elle disparaît, le tunnel l'a cachée. Mais on sait qu'au delà, sur le haut plateau, elle va émerger sous les étoiles. Au revoir!

L'amitié de Flournoy a été une de nos joies permanentes, et sa fidèle affection l'honneur de ma vie. H. BERGUES.

FAITS DIVERS

GENÈVE. — Genève.

Télégrammes fraternels. — En date du 14 novembre, le Consistoire a reçu les deux télégrammes suivants, auxquels il a été extrêmement sensible:

Schweizerische evangelische Kirchenbund vereint sich mit Genferkirche zu Fürbitte und Anrufung Gottes für Völkerbündneroffnung (La Fédération des Eglises évangéliques de la Suisse s'unit à l'Eglise de Genève pour invoquer et prier Dieu au moment de l'ouverture de l'Assemblée de la Ligue des Nations). Ce télégramme était signé des noms du professeur Hadorn, président, et du pasteur Adolphe Keller, secrétaire du Bureau de la Fédération.

Et voici le second, en français: A l'occasion de la première Assemblée de la Société des Nations, l'Eglise française de Zurich, vieille Eglise du Refuge, envoie à l'Eglise de Genève un salut fraternel. Elle songe avec reconnaissance que celle-ci a grandement contribué, par son action au cours des siècles, à préparer le terrain propice à la réalisation du bel idéal évangélique d'une fraternité universelle. Pour le Conseil d'Eglise: Knuchel.

Les Cultes du 14 novembre furent très fréquentes. Les pasteurs ont fait des discours de circonstance. Les Chœurs paroissiaux ont en général donné leur utile concours. A Carouge, un laïque a pris la parole et, comme à Cologny M. Ador, a instruit et profondément édifié ses auditeurs. C'est M. l'ancien conseiller national Horace Micheli qui a droit lui aussi à la reconnaissance de l'Eglise.

L'Election pastorale des Pâquis n'a pas donné de résultat définitif. Estampilles distribuées: 315 (142 messieurs et 173 dames). Estampilles retrouvées: 314 (y compris un bulletin blanc). Majorité absolue: 156. M. Bernadon a obtenu 130 suffrages; M. Dante Corda, 83; M. Raoul Dardel, 76; M. Gustave de Perrot, 13; M. Ed. Bion, 8. Il y aura ballottage, le 28 novembre, entre les deux candidats qui ont obtenu le plus de voix, MM. Bernadon et Corda.

Consécration de M. H. D'Espine. — M. H. D'Espine sera consacré au Saint-Ministère demain dimanche, 21 novembre, à 15 heures, dans le temple des Eaux-Vives. M. Frank Thomas occupera la chaire.

Armée du Salut. — La Mission de Réveil et de Salut dirigée par les Colonels Malan continue chaque jour jusqu'au 25 novembre, à la Salle centrale. A 15 heures: Réunion de consécration; à 20 h. 15: Manifestation de salut.

Les Colonels Malan ont la joie de voir chaque soir un nombreux auditoire venant entendre leurs beaux chants et leurs vibrantes allocutions.

La Cité de Carcassonne. — M. Emile Demole, conservateur au Musée des Armures, donnera, à la Maison de paroisse des Eaux-Vives, mardi prochain, 23 novembre, à 20 h. 30, une conférence sur la Cité de Carcassonne. M. Demole a étudié, sur place, à différentes reprises, les ruines curieuses de cette cité moyenâgeuse, restaurées par l'architecte Viollet-le-Duc, et en a rapporté de belles photographies qui illustreront son exposé.

Soirée de l'art. — M. A. Mairet, continuant les soirées qu'il a fait l'année dernière au Club de St-Pierre, commencera le mardi 23 novembre à 17 h., une nouvelle série de conférences avec l'aide de belles projections. L'audience comparera d'abord la Renaissance avec l'Antiquité et le Moyen-Age, puis il verra les plus importantes manifestations d'art en Italie, en France, en Hollande, jusque dans les temps modernes.

Les inscriptions sont reçues chez Atar, chez M. Mischy, rue de la Corratierie, chez M^{lle} Delane, papeterie, rue du Marché 28 et au Club de St-Pierre.

Jeux Macchabées de Handel. — L'unique audition de ce chef-d'œuvre, au Victoria-Hall, à 20 heures 1/4, jeudi prochain 25 novembre, sera précédée la veille, mercredi 24 novembre, à 20 heures précises, dans la même salle, d'une répétition générale publique et payante. Cartes pour cette répétition à 2 f. 50, au bureau de location (Rotschy frères, Corratierie, 22), et le soir à l'entrée.

Projections alpêtres de l'Arole. — En l'honneur des délégués de la Société des Nations, et sous les auspices du Comité officiel de réception de nos hôtes, l'Arole organise cette année une soirée de projections alpêtres, à l'école de l'Omnia, pour le jeudi 25 novembre, à 20 h. 30. M. Albert Malche, professeur à notre Université, brillant orateur et alpiniste distingué, parlera de cette vallée de Zermatt, un des plus merveilleux sites de notre pays.

M. Boissonnas et Emile Gos, artistes photographes, ont pris des clichés, tous aussi artistiques qu'impressionnants, des pittoresques villages de St-Nicolas, Randa, Taesch et du Mont Cervin, ce colossal monolithe qui, par sa hauteur, a fait la gloire de la vallée.

La Chorale de l'Arole, sous la direction de M^{lle} Mathil, donnera des chants populaires suisses, dont quelques vieilles mélodies, accompagnées par une magnifique série de clichés dont plusieurs en couleurs.

Afin de permettre au public de s'associer à cette manifestation populaire en l'honneur de nos hôtes, un nombre limité de places est mis en vente aux bureaux de location de la Salle de l'Omnia.

La Vente générale des Missions aura lieu le samedi 3 décembre, de 14 à 22 heures, et le dimanche 4 décembre, de 10 h. 30 à 18 h., à la Maison du Faubourg (Terreaux-du-Temple). En présence des charges croissantes qui pèsent sur nos différentes sociétés de Mission et de la grandeur et de l'urgence de l'œuvre à accomplir, cette Vente se recommande d'elle-même à l'intérêt généreux des amis des Missions.

Bureau central de Bienfaisance. — L'Assemblée générale annuelle du Bureau de Bienfaisance aura lieu le lundi 8 novembre. M. J. Jacques, directeur du Bureau, a présenté le rapport sur l'exercice écoulé. Il résulte de son exposé très vivant que l'activité du Bureau de Bienfaisance va en augmentant d'année en année. Les dépenses ont dépassé 350,000 francs. Le Bureau de Bienfaisance devient de plus en plus l'organisme chargé à Genève de l'assistance générale aux habitants: enfants, vieillards, malades, sans-travail, etc. Cette lourde tâche, ainsi que le travail nécessaire accompli par le Service de renseignements, ne peut être accomplie qu'avec l'appui de la population genevoise tout entière. Le Bureau de Bienfaisance se trouve, en effet, en face d'un déficit de 11,000 fr., et il ne possède plus aucune réserve. Devant l'hiver difficile qui commence, ce rapport annuel devait être un plaidoyer en faveur de l'œuvre urgente et indispensable accomplie par le Bureau de Bienfaisance.

Les divers rapports présentés (Prieuré, Ouvrier, etc.) ont été suivis d'une captivante et brillante causerie de M. Camille Lemerrier, chef du Cabinet au Bureau international du Travail, sur le but et l'activité du Bureau international.

Le Patronage des détenus libérés se trouve à la fin de cette année dans une position difficile et il fait un pressant appel aux personnes qui s'intéressent à son œuvre pour obtenir d'elle quelques subsides extraordinaires lui permettant de faire face à ses besoins. N'ayant pas publié de rapport l'année dernière — par économie — il rappelle que son patronage moral et matériel s'adresse à tous ceux, hommes et femmes, qui sont condamnés par les tribunaux genevois et détenus à St-Antoine, dans les pénitenciers du canton de Berne ou dans les maisons de travail et de correction romandes. C'est dire que l'influence de son

Comité et de ses agents s'étend à deux cents personnes au moins par année, et que, pour être discrète, sa tâche humanitaire et chrétienne ne peut laisser indifférents ceux qui aiment encore à soutenir nos œuvres de charité genevoises. Adresser les dons à M. Ad. de Marignac, 18, rue Sénebler.

Un cri de détresse. — Un cri de détresse nous arrive de Vienne: le Home suisse de cette ville qui pendant plus de 52 ans d'activité a pu donner asile à plus de 35,000 institutrices, bonnes, gouvernantes — pour la plupart des Suissesses — est menacé dans son existence!

Après les terribles années du cataclysme mondial, c'est surtout cette période prolongée d'après-guerre qui a acculé cet établissement aussi hospitalier que désintéressé à une situation presque désespérée. Il s'agit en effet de trouver les moyens nécessaires d'amortir — au moins partiellement — une dette accumulée ces dernières années de 6 à 7000 fr., et de pouvoir faire face aux besoins économiques du home (3 à 4000 fr.).

Les principales causes de cette misère sont la chute persistante du change autrichien et le renchérissement constamment progressif de la vie économique.

Si le home se voyait obligé de fermer ses portes — ne fût-ce que provisoirement — cela causerait non seulement à des centaines de jeunes filles les plus grandes difficultés matérielles, mais les exposerait encore, et surtout dans cette grande ville, à des dangers d'ordre moral. Le Home héberge annuellement en moyenne 600 personnes dont 64 Genevoises en 1919.

Mais il y a plus! le Home de Vienne n'est pas seulement un abri indispensable à nos compatriotes, dont plusieurs n'ont plus de parents ni de foyers en Suisse, mais il est encore un refuge sûr pour toute détresse morale.

C'est à ce double titre que les soussignés font — une fois de plus — un appel chaleureux à la générosité si éprouvée du public genevois.

Les dons en nature ou en espèces seront reçus avec gratitude par M. H. de Claparède (7, chemin Bizot), M^{lle} Madeleine Barde (chemin de Miremont), M. le pasteur F. Ferrier (chemin Bizot), M. Victor van Berchem (rue des Granges, 16).

M^{lle} Drynan-Bonnet, de Genève, missionnaire au Radjapontana, nous prie d'informer nos lecteurs que, vu son grand âge (78 ans) et l'affaiblissement de sa vue, elle se propose de rentrer prochainement en Suisse. Elle doit s'embarquer au mois de février à Bombay pour Marseille. M^{lle} Drynan a l'intention d'achever, Dieu voulant, l'hiver dans cette dernière ville et de se rendre au printemps à Lausanne auprès d'une parente. Pour le moment, elle fait encore une tournée dans diverses localités de l'Inde où elle a des amis. Les lettres qui lui sont destinées doivent être adressées: Mrs Drynan, c/o. Miss Campbell, United Free Church Mission, Ajmere, Rajputana.

Neuchâtel.

La paroisse de Serrières a fêté d'une façon touchante, le dimanche 31 octobre, le 80^e anniversaire de son pasteur, M. Fernand Blanc. Discours d'un représentant du Collège des anciens, belle musique, chant de circonstance des enfants du catéchisme, très nombreuse assistance dans le temple, ont donné à cette manifestation un caractère tout particulier de cordialité et d'attachement républicain.

L'Eglise nationale présente ses souhaits au vénérable jubilaire. Nous y joignons volontiers les nôtres.

Berne.

Encore le pasteur Knellwolf. — Le Seelander Bote annonce que le Dr Rikli, qui représente, au Conseil national, le parti grutien bernois, serait forcé de renoncer à son mandat législatif, sa commune de Langenthal ayant adopté un nouveau règlement prononçant l'incompatibilité entre les fonctions de médecin et celles de député. Cette retraite de l'honorable docteur aurait pour effet de faire rentrer automatiquement dans le Conseil national le remuant pasteur Knellwolf, de Cerlier, qui, en 1919, figurait après M. Rikli sur la liste des Grutliens bernois. Mais il faudrait, cette fois-ci, que M. Knellwolf quittât sérieusement son poste pastoral, car on n'admettrait plus, paraît-il, la savante combinaison dont il avait usé la première fois et qui consistait à renoncer à la qualité